

Dogora — Ouvrons les yeux
Symphonie (inachevée) à ciel ouvert
France / Cambodge 2004, 80 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59033ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2005). Review of [Dogora — Ouvrons les yeux : symphonie (inachevée) à ciel ouvert / France / Cambodge 2004, 80 minutes]. *Séquences*, (239), 41–41.

DOGORA : OUVRONS LES YEUX Symphonie (inachevée) à ciel ouvert

Charles-Stéphane Roy

À la suite d'une représentation de *Léonce et Lena* de Georg Brückner, Patrice Leconte s'initie aux partitions d'Étienne Perruchon et veut en connaître davantage. Perruchon lui refile quelques-uns de ses CD, puis le coup de foudre se produit pour « Dogora », pièce-chorale sous la demi-heure dont le cinéaste tombe littéralement sous le charme; coup de bol, le compositeur souhaitait depuis longtemps transposer des images sur cette brève musicale, quitte à la majorer de mouvements et de voix enfantines supplémentaires. Puis Leconte rejoint son frère en 2002 au Cambodge, pays qui le bouleverse profondément, autant de plans inédits qui restent à agglutiner à la pellicule. La beauté de l'autre, l'ivresse de la simplicité et la charge émotive d'une richesse géomorphologique s'infiltrant dans tous les pores de la pauvreté ambiante forcent Leconte à ouvrir les yeux sur une réalité qu'il ignorait et dont il ne pourra désormais plus détourner le regard. Instinctivement, les airs de Perruchon se couchent en contrepoint sur les impressions que lui procurent ses longues et enivrantes promenades — Leconte rêvait de tourner un film muet sur ce pays, il aura trouvé la narration idéale à ce songe les pieds dans boue, les proclamations imaginaires chantées par des gamins d'Europe centrale ornant les mesures de « Dogora ». Cette langue « dogorienne », Perruchon ne l'a structurée qu'à partir de la tonalité des sons, devenant une ligne mélodique à part entière, puissante et aérienne, qui se définit plus en termes de sensation que de sens. C'est donc à une prise de contact directe avec le quotidien de cette population décimée par les guerres et les clashes sociaux que Leconte nous invite, avec la musique comme acteur principal de cette partition animée.

Ici, le cinéaste a tenté en vain de recréer son bouleversement naturel initié par ses premières visions personnelles au Cambodge, mais n'a jamais pu retrouver son élan originel.

On est quitte pour 80 minutes intensives prenant l'allure d'un défilé soutenu, organisé comme un long crescendo habité de chocs, d'arrêts, de redondances et d'accentuations par vagues successives. Quelque part au travers de ces enfants, de ces marées cyclistes et de ces baies majestueuses, on arrive à se dégager quelque peu de l'exercice pour palper véritablement l'expérience cambodgienne, même si l'attention relève plus constamment du tempo de la bande sonore que du simple rythme de vie, aboutissant en un curieux amalgame de reportage commenté par de la musique et d'un exhaustif montage visuel note à note. Et là où on devrait sentir le souffle de la liberté de création, l'impérial cri du chœur vient bousculer avec son assourdissant veto la mesure « naturelle » de chaque image, désormais orpheline de tout contexte et de toute référence. Le paradoxe de la



Palper véritablement l'expérience cambodgienne

démarche du cinéaste se tient entièrement dans la nature ambiguë du projet, cet éloge filmé à des sons et des images dont l'identité et l'ouverture interprétative se dénaturent et s'amenuisent dans la rencontre (forcée) l'un et l'autre.

Bien avant le cinéaste des **Vécés étaient fermés de l'intérieur**, d'autres avaient risqué une aventure similaire, comme Ron Fricke et son **Baraka**, mais surtout Godfrey Reggio, auteur de la trilogie **Koyaanisqatsi / Powaqatsi / Naqoyqatsi**. Bien avant, il y eut évidemment **Fantasia**. En France, ça fonctionne pour les animaux comme ceux du **Peuple migrateur** ou de **La Marche de l'empereur**, mais on ne peut en dire autant lorsque c'est de l'humain qu'on filme. Leconte n'est pas Lelouch et encore moins Rithy Pahn, et ça se sent lorsque vient le temps de dépasser la simple impression « exotisante » pour tirer de l'image même une quelconque valeur émotionnelle. Ici, le cinéaste a tenté en vain de recréer son bouleversement naturel initié par ses premières visions personnelles au Cambodge, mais n'a jamais pu retrouver son élan originel. Et pour cause : imaginez un Américain tourner un film semblable sur les habitants de la Côte-Nord en plaquant sur ses images les compositions de Yanni ! Malgré des intentions louables, une prémisse féconde et l'expérience de Leconte, c'est exactement ce que suggère **Dogora** : un projet somme toute plus signifiant pour le cinéaste que pour le commun des mortels (surtout pour les Cambodgiens !), une bonne idée naïvement maltraitée comme un objet « nouvelageux » (n'est pas Philip Glass qui veut) suggérant qu'au cinéma, il est encore aujourd'hui hasardeux de reléguer l'image au second plan — du moins, dans ces conditions. Mais quand Leconte est aux commandes, on essuie la rebuffade avec un léger soupir et on envisage toujours l'avenir avec lui : c'est quand encore, la sortie des **Bronzés 3** ?

■ France / Cambodge 2004, 80 minutes — **Réal.** : Patrice Leconte — **Images** : Jean-Marie Dreujou — **Mont.** : Joëlle Hache — **Mus.** : Étienne Perruchon — **Son** : Didier Lizé, Jean Goudier, Dominique Hennequin — **Prod.** : Frédéric Brillion, Gilles Legrand — **Dist.** : Séville.